

ANECDOTES
MILITAIRES.

IV.

CE quatrième volume contient les Anecdotes des
Français.

ANECDOTES
MILITAIRES,
ANCIENNES ET MODERNES,
DE TOUS LES PEUPLES;

CONTENANT les Actions sublimes et courageuses des
Généraux, des grands Capitaines, des Officiers et des
Soldats; les Traits de dévouement extraordinaire de
plusieurs villes assiégées;

Des particularités sur plusieurs Batailles mémorables, soit
de terre, soit de mer, et sur les Stratagèmes de guerre
curieux et remarquables.

PAR P. J. B. NOUGARET.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

CHEZ F. LOUIS, Libraire, rue de Savoie, N.º 6.

M. DCCC. VIII.

ANECDOTES

MILITAIRES,

ANCIENNES ET MODERNES,

DE TOUS LES PEUPLES.

ANECDOTES MILITAIRES DES FRANÇAIS.

An de Rome 472.

ENVIRON un siècle après la prise de Rome, par le premier Brennus, les Gaulois firent une irruption dans la Grèce. L'histoire a consacré le dévouement des trois cents Spartiates qui défendirent avec un courage héroïque le passage des Thermopyles contre l'armée innombrable de Xerxès, mais cette action immortelle n'a point terni aux yeux de la postérité celle des Celtes-Tectosages, qui franchirent les mêmes passages, et même, selon des historiens, les gorges du mont Oëta, ayant à combattre toutes les forces combinées des Grecs. Pausanias dit de ces intrépides Gaulois : « Que leur audace ne leur fit entrevoir dans la grandeur de l'entreprise que des motifs de plus de l'affronter. Leur rage, ajoute-t-il, s'enflamma tellement à la

vue des obstacles que les Grecs leur opposèrent, qu'on les hachait en pièces sans les rebuter; ils arrachaient les traits de leurs blessures pour les renvoyer à l'ennemi; ils combattirent dans cette mémorable journée, selon leur usage, le corps nu jusqu'à la ceinture.

Après avoir renversé tout ce qui s'opposait à leur passage, et après avoir vaincu des difficultés qui auraient paru insurmontables à tous autres qu'à des Gaulois, les Tectosages coururent immédiatement à Delphes, attirés par la richesse du butin. Brennus II, leur chef, dans la vue d'animer ses troupes à piller le temple d'Apollon, enrichi, disait-il, depuis plusieurs siècles des dons et des offrandes de la crédule ignorance, harangua ses soldats et fit courir dans les rangs ce sarcasme : « Qu'il était temps enfin que les dieux, opulens, comme ils l'étaient devenus, partageassent leurs richesses avec les pauvres mortels. » (*Recherches sur les Origines Celtiques*, par P.-J.-J. BACON-TACON).

Année de Rome 752.

Les Parisiens firent souvent éclater un courage héroïque. Passionnés pour leur liberté, et ennemis d'une domination étrangère, ils aimèrent mieux mettre le feu à leur ville et la réduire en cendres, plutôt que de voir Labiénus, général des Romains, s'en rendre maître.

Année de J. C. 411.

Les Francs, suivant le portrait que nous en a laissé Sidonius Apollinaris, avaient la taille haute,

La peau fort blanche et les yeux bleus. « Deux pe-
 » tites moustaches sur la lèvre supérieure, étaient,
 » dit-il, toute la barbe qu'ils réservaient sur leurs
 » visages. Leur chevelure était blonde, et fort
 » courte sur le derrière de la tête. Ils portaient des
 » vestes courtes et serrées, qui laissaient voir la
 » forme de leurs corps. La première jeunesse de ce
 » peuple, ajoute-t-il, était employée à l'exercice
 » des armes, qu'ils maniaient avec tant d'adresse,
 » que toujours ils atteignaient le but proposé. Leur
 » légèreté à la course passe toute expression, puis-
 » qu'il est vrai de dire qu'ils arrivent aussitôt que
 » leurs javelots, au but où ils les ont lancés. »
 Apollinaris achève ce portrait par les traits suivans :
 « Quelque considérable qu'ait été le nombre des
 » ennemis des Francs, ou le désavantage du
 » champ de bataille, on ne les a jamais vu trembler.
 » La mort les abat, et non la peur. Ils peuvent
 » bien perdre la vie ; mais jamais ils ne perdent le
 » courage. »

Les Français ne sont plus ces Gaulois que Po-
 lybe peint en ces termes : « Pour les vaincre, il
 » suffit de soutenir leur premier effort, bientôt il
 » s'amortit par la résistance. Cette première pointe
 » de vivacité une fois éteinte, il ne leur reste
 » plus ni force, ni constance ; leur corps même est
 » incapable de supporter les plus légères fatigues.
 » Les Gaulois, en un mot, plus qu'hommes en
 » commençant une guerre, sont moins que des
 » femmes en finissant. »

Nos armées, sous la conduite de *Napoléon-le-Grand*, ont prouvé qu'elles savent s'opiniâtrer à poursuivre la victoire ; qu'elles savent faire, pendant plusieurs mois, des marches longues et forcées,

4 ANECDOTES MILITAIRES

et qu'elles sont capables de supporter, sans murmure, les rigueurs des plus rudes hivers. Polybe, dans l'intention de faire sa cour aux Romains, paraît avoir outré le portrait défavorable qu'il trace du caractère guerrier de nos ancêtres. On sait d'ailleurs que les Grecs ne passaient pas pour véridiques (1).

Il n'y a pas plus de trois ou quatre siècles que les soldats Français, au rapport de Brantôme, avaient une jambe nue et l'autre chaussée, afin de marcher avec plus de facilité. Plusieurs d'entre eux avaient les cheveux hérissés, la barbe dans un extrême désordre, pour inspirer plus d'effroi à l'ennemi : peu s'en fallait qu'ils ne fissent comme ces guerriers Anglais, dont parle César, qui se barbouillaient le visage de pastel, et croyaient se rendre par-là plus redoutables.

Brantôme fait mention d'un officier Suisse, fort aimé de Charles IX, qui marchait toujours vêtu de pied en cap, de peaux d'ours, les cheveux longs et hérissés, la barbe dans un pareil désordre ; en sorte qu'avec sa taille démesurée, il avait tout l'air d'un sauvage ou d'un véritable épouvantail.

Avant Philippe-Auguste, et sous son règne, les armées des Français étaient composées des grands et des petits vassaux, et si nombreuses, que lorsque le rassemblement était complet, elles faisaient plus de six cents mille hommes ; mais le roi n'en était guère le maître. Quand ces troupes avaient servi vingt-cinq, trente, quarante jours, selon l'usage

(1) Polybe était l'élève, et non le fils de Philopémen, ainsi qu'il nous est échappé de le dire, tom. I, pag. 101. Son père se nommait Lycortas. Voy. *Diction. Histor.*

du pays, ou la valeur du fief, les seigneurs les remenaient chez eux. De cette indépendance naissait le peu de discipline qu'il y avait dans les armées : on n'y obéissait qu'avec peine ; et souvent un jour de bataille, pour avoir la gloire d'être des premiers à attaquer, on allait à la débandade donner sur les ennemis : fatale impétuosité, qui fit perdre à la France les batailles de Créci, de Poitiers, d'Azincourt, etc.

Sous les rois de la première race, comme chez les Grecs et les Romains, c'était l'usage, après une expédition militaire, ou une victoire remportée, ou de villes saccagées, de partager le butin entre les généraux et les soldats : le sort réglait la part de chacun ; et cet usage faisait subsister les armées. Sous Clovis, les soldats pillaient les monastères et les églises ; celles du Soissonnais furent du nombre ; l'évêque vint trouver Clovis pour le prier de lui faire rendre un calice d'une grandeur extraordinaire ; et ce prince, lorsque le partage se fit, demanda comme une grâce, qu'on mît ce calice en réserve : un soldat d'une humeur emportée, dit en donnant un coup de sa hache sur le calice, que Clovis l'aurait, s'il tombait dans son lot.

Les troupes Françaises, soit dans leurs marches, soit quand elles étaient près d'en venir aux mains, chantaient *la chanson de Roland*, dont la mémoire fut long-temps en vénération parmi elles. On distribuait, à la tête de l'armée, une troupe de guerriers à voix de Stentor, qui chantaient de toute leur force cette espèce d'hymne militaire. Cela s'est pratiqué sous les première, seconde, et troisième races, jusqu'à la bataille de Poitiers, que le roi Jean, qui l'entendit chanter à un soldat, au

6 ANECDOTES MILITAIRES

moment que l'action allait commencer, lui dit : « Il y a long-temps qu'il n'y a plus de Roland. » Le soldat, qui n'avait pas une haute idée des talens militaires du monarque, lui répondit : « Il y a aussi long-temps qu'il n'y a plus de Charlemagne. »

Dans les guerres que nos rois entreprenaient, les évêques et les abbés étaient obligés de servir en personne à l'armée avec leurs vassaux et leurs sujets. Il est vrai que quelques-uns de ces prélats n'étaient armés que d'une massue, afin d'assommer les ennemis sans répandre le sang, et de ne point enfreindre les préceptes de l'Église. Un des derniers exemples que nous trouvons des évêques qui allaient à la guerre, c'est Jean de Montagu, archevêque de Sens, sous Charles VI, qui servit dans l'armée du duc d'Orléans, couvert d'un bassinnet, d'un haubergeon, d'une pièce d'acier, et armé d'une hache.

Chez les Gaulois, les femmes étaient de toutes les assemblées qui se faisaient pour la paix et pour la guerre, et souvent elles accordaient les plus grands différends; se jetant avec courage entre les deux partis, et tâchant d'obtenir, par les larmes et par les prières, ce qu'elles n'avaient pu faire par leurs actions.

Il n'y avait point d'âge ni de condition, si l'on en excepte celle de Druides, qui dispensât d'aller à la guerre, surtout quand il fallait marcher contre les ennemis de l'état. Les vieillards y allaient d'aussi bon cœur que la jeunesse. C'était un crime à ceux qui accompagnaient les grands seigneurs à l'armée, de les abandonner dans quelques dangers que ce fût, et une espèce d'infamie de ne point mourir avec eux. Comment les descendants d'un peuple si

brave, mêlés avec les Francs, ne seraient-ils pas l'une des nations les plus valeureuses de l'univers ?

Les armées Françaises, sous les Mérovingiens, n'étaient composées que d'infanterie; s'il y avait de la cavalerie, c'était pour escorter le général et porter ses ordres. Pendant le règne de cette première race, on ne connaissait d'autre bannière de France que la chape de Saint-Martin. C'était un voile de taffetas avec l'empreinte du saint: on gardait cette enseigne sous une tente avec le plus grand respect.

La bannière des seigneurs qui avaient assez de vassaux pour la lever, était un étendard carré. La bannière de France, après qu'il ne fut plus question de la chape de Saint-Martin, était le plus grand étendard qu'il y eût dans nos armées, et le plus orné. En 1100, on attachait cette bannière ou pennon au haut d'un mât planté sur un échafaud, qui posait sur un chariot traîné par des bœufs (1) couverts de housses de velours, ornées de devises ou de chiffres du prince régnant. Au pied du mât, un prêtre, au point du jour, célébrait la messe tous les matins. Dix chevaliers, jour et nuit, montaient la garde sur l'échafaud, accompagnés d'autant de trompettes. Cette embarrassante machine, dont le modèle venait d'Italie ou des armées du Nord, ne fut en usage en France qu'environ cent trente ans. Elle était au centre de l'armée. C'est là que se donnaient les plus grands coups, pour enlever le pennon royal, ou pour le défendre; car on n'était

(1) L'étendard royal de Hongrie était porté de même: Voyez tom. III, pag. 99.

8 ANECDOTES MILITAIRES

point censé vainqueur si on ne s'en rendait maître, ou vaincu qu'on ne l'eût perdu.

A cet étendard si embarrassant, succéda l'oriflamme, espèce de *gonfanon*, de simple taffetas rouge ou couleur de feu, sans broderie ni figure, fendu par en bas, en trois différens endroits, ce qui formait comme trois queues, entourée de houpes de soie verte, et suspendue au bout d'une lance dorée. Dans son origine, ce n'était autre chose que la bannière de Saint-Denis, qu'on portait aux processions, et dans les guerres particulières que les moines de cette abbaye avaient contre ceux qui voulaient usurper les biens de leur église. Le comte de Vexin, avoué du monastère de Saint-Denis, allait y prendre cet étendard, quand il partait pour quelque guerre particulière, où il s'agissait de défendre les biens de l'abbaye. Le Vexin ayant été réuni à la couronne, nos rois suivirent l'exemple des anciens comtes du Vexin, dont ils avaient pris a place. Quand nos monarques partaient pour quelques grandes expéditions, ils allaient en cérémonie recevoir, à genoux, de l'abbé de Saint-Denis, l'oriflamme, et ils le confiaient à un seigneur distingué par sa bravoure. Au retour de la campagne, on reportait l'oriflamme avec les mêmes cérémonies.

Louis-le-Gros est le premier de nos rois qui l'ait été prendre sur l'autel de Saint-Denis, en 1124, lorsque l'empereur Henri v vint fondre sur la Champagne. Elle parut pour la dernière fois à la bataille d'Azincourt, contre les Anglais, où on croit qu'elle fut brisée et perdue.

Il paraît que dans toute l'Europe, excepté chez les Turcs, on a senti l'inconvénient d'avoir un

étendard distingué, à la possession duquel on attachait l'honneur national; chaque régiment, chaque corps de cavalerie a maintenant le sien, que défend la bravoure et qu'illustrent les exploits des guerriers.

Nous croyons devoir ajouter quelques détails curieux, à ce que nous avons rapporté sur les anciens chevaliers (1).

Lorsqu'en France, le néophite avait prêté serment de défendre la religion, les orphelins, les veuves, de faire la guerre aux infidèles, etc.; les seigneurs les plus qualifiés, quelquefois même les dames et demoiselles du plus haut rang le revêtaient de toutes les marques extérieures de la chevalerie; les unes lui donnaient les éperons dorés, en commençant par la jambe gauche; d'autres le haubert ou la cotte de maille, la cuirasse, les brassarts, les gantelets.

Après l'accolade, on apportait au nouveau chevalier le haume ou casque, et l'écu ou bouclier. Un écuyer lui amenait un cheval, sur lequel il montait lestement, souvent sans s'aider de l'étrier, et faisant brandir sa lance et flamboyer son épée, il caracolait avec toute l'adresse dont il était capable.

François 1^{er}, le prince le plus galant et le plus brave de son siècle, se faisait un plaisir de paraître devant ses courtisans, habillé comme les preux et chevaliers des anciens temps, armé de toutes pièces, ayant des brodequins, une forte mante en forme

(1) Voyez tome III, pag. 91--93; et aux Anecdotes Militaires des Anglais.

de draperie , et la barbe parsemée de boutons d'or , de paillettes et de poudre du même métal.

Lorsque le duc de Lorraine vint , après la journée de Nancy , rendre les derniers devoirs à Charles-le-Téméraire , tué à cette bataille , il portait , disent nos vieilles chroniques , une grande barbe d'or descendant jusqu'à la ceinture , à l'imitation des preux , et en mémoire de la victoire qu'il venait de remporter.

An de J. C. 594.

Ce fut par un stratagème , que Frédégonde , alors régente des états de Clotaire son fils , mit en déroute les troupes de Childebert , roi d'Austrasie , campées à Droissi , à cinq lieues de Soissons. Cette princesse était aussi habile qu'elle était méchante. Elle fit elle-même la revue de ses troupes , courut de rang en rang , tenant son fils entre ses bras , leur rappela le serment qui les obligeait à défendre ce précieux et unique reste de la maison de Chilpéric , se mit à leur tête , et marcha droit à l'ennemi , après avoir employé des moyens qui lui parurent assurés pour le vaincre. On avait coutume de laisser paître librement les chevaux , en paix comme en guerre , et pour les retrouver sans peine , on leur attachait une clochette au cou. La régente profita de cette pratique. Par son ordre , chaque cavalier de son armée suspendit une sonnette au cou de son cheval , et le chargea de branches coupées dans une forêt voisine ; après quoi ils s'avancèrent durant la nuit vers le camp de Childebert. Les Austrasiens prirent cette cavalerie pour les chevaux du pays , qui paissaient dans la plaine. La

naissance du jour les jeta dans une nouvelle erreur. Ils crurent apercevoir une forêt, et ne reconnurent la vérité que lorsque Landry, qui commandait sous les ordres de Frédégonde, fut si près d'eux, qu'ils n'eurent pas le loisir de se ranger en bataille. La déroute fut entière, le carnage horrible, et la victoire complète.

An de J. C. 716.

Chilpéric II étant en guerre avec Charles-Martel, vint camper près d'Amblef, maison royale sur la petite rivière de ce nom, et voisine de l'abbaye de Stavélo. L'armée de Charles n'était pas éloignée. Un de ses soldats s'offrit d'attaquer seul les royalistes, et lui promit de les mettre en fuite. Le duc d'Austrasie y consentit. Le guerrier part; et d'un air intrépide qui semblait annoncer la victoire, il marche droit aux Neustriens, qu'il trouve sans sentinelles, sans armes, sans défiance et sans crainte. Aussitôt il met l'épée à la main, criant d'une voix terrible: « Fuyez, voici Charles avec ses troupes; » et perce tous ceux qu'il rencontre. L'épouvante se répand dans tous les cœurs. Charles, témoin de l'effroi des ennemis, fond sur ces gens effrayés, et les met en fuite. Leur déroute fut si précipitée, et la poursuite des vainqueurs si vive, que le roi Chilpéric n'échappa que par une espèce de miracle.

An de J. C. 732.

Déjà maîtres du Languedoc et de la Gaule Lyonnaise, les Sarrasins rentrent en France, au nombre de quatre cent mille hommes, résolus de